

LA CHAMBRE 104

Francis Denis

Un long couloir rouge mène jusqu'à la chambre 104.

Sol, murs et plafonds sont tapissés d'un velours au parfum de fruits sombres et captivants. La sensation de pénétrer au cœur de la matrice, d'un retour vers la source, d'un plongeon dans l'avant d'être.

Peut-être l'effet de ces effluves entêtantes ; j'ai l'impression malsaine que les murs palpitent comme des membranes gorgées de sève ou de sang.

Tout au bout, faisant abstraction de toutes les autres, la porte 104 nous attend.

Jeanne et moi restons indécis.

Elle s'est mise sur son trente-et-un ; coiffe d'un blanc étincelant, tablier de dentelle et jupe trois-quarts légèrement moulante, les joues à peine fardées et les lèvres en harmonie avec le décor ambiant.

Pour ma part, chemise blanche et gilet à rayures du même tissu que le pantalon, petit nœud papillon assorti, les cheveux gominés coiffés sur l'arrière, les pompes aussi luisantes que des nuits lascives et sans fin.

Mais pourquoi donc la direction nous a-t-elle choisis, nous, deux novices, à peine employés et déjà sacrifiés ?

Nous ne connaissons pas les locataires de la chambre 104 mais tous les murmures, tous les regards inquiets, tous les sourires d'excuse de nos collègues attendris ne présagent rien de rassurant.

Un bouquet de roses rouges égaye la desserte où sont posés les plats dorés, accompagnés de leurs couverts étrangement démesurés. Les coupes luisent au sommet de leurs pieds et tintent légèrement dès qu'elles s'entrechoquent sous la poussée nerveuse de Jeanne.

La traversée du couloir semble une expédition sans fin et plus nous avançons, plus la porte 104 semble s'éloigner.

Jeanne se tient tout contre moi, silencieuse. J'entends sa respiration haletante qui se noue au plus profond de ma gorge.

Je lui adresse un petit clin d'œil amical mais n'en demeure pas moins perplexe, pour ne pas dire piteusement chagriné.

Il paraît que ce sont des habitués et personne ne peut nous préciser leur identité ! Comme si tous ceux qui les avaient approchés s'étaient soudain volatilisés ou étaient devenus amnésiques.

Je me retourne une dernière fois et aperçois, déjà minuscules, serveurs et femmes de chambre nous adressant un dernier signe d'adieu.

La porte 104 semble désormais plus proche.

Je n'ai jamais autant regretté d'avoir l'imagination aussi fertile qu'en ce moment... Je vois déjà la porte s'ouvrant sur d'immenses tentacules qui s'emparent de Jeanne, la desserte qui se renverse et macule le tapis d'un liquide chaud et gluant, des piques qui surgissent des murs et interdisent tout retour en arrière. Je tente vainement d'arracher ma compagne au monstre dont la gueule, munie d'une triple rangée de dents acérées, se rapproche irrémédiablement !

J'entends derrière nous la voix aigrette de notre directeur qui se mêle aux rires du personnel.

Nous ne sommes que deux pauvres victimes innocentes tombées aux mains de sadiques et servies en offrande pour quelque rituel démoniaque.

Allons, je dois me ressaisir ! Cesser les enfantillages et effacer de mon esprit toutes ses peurs incontrôlées et injustifiées.

Que penserait Jeanne d'avoir un tel compagnon d'infortune?

Nous sommes face à la porte 104.

Nous nous observons furtivement.

Je cogne deux trois fois, de façon ferme mais discrète, contre le bois clair et luisant.

Les secondes deviennent interminables, la notion du temps remise en question, les fondements mêmes de notre existence semblent dérisoires.

Une grosse voix résonne soudain de derrière la porte et nous met au pied du mur.

- Entrez ! Entrez!

Prenant mon courage à deux mains, je tourne la poignée de porcelaine et laisse apparaître la suite dans toute sa magnificence.

Et là, au milieu de la vaste pièce éclairée par une multitude de luminaires colorés, allongé de tout son long sur le divan recouvert d'une peau d'ours, tenant sa compagne au creux de ses bras puissants et la couvrant d'un océan de baisers nerveux, les bottes aux pieds et riant comme un beau diable sous son épaisse barbe blanche et bouclée, à l'aise dans son costume rouge et faisant tinter ses clochettes, ce gros bonhomme jovial s'adresse à nous faisant une moue complice :

- Posez tout cela sur la table près de nous, les enfants, et surtout, Motus et bouche cousue !
Vous savez bien que Le Père Noël n'existe pas, excepté... dans les rêves de tous ceux qui veulent bien encore y croire !